

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 3

Artikel: L'enchanteresse et insoutenable légèreté de l'être : "8 femmes" de François Ozon
Autor: Asséo, Laurent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931165>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



L'enchanteresse et insou

«8 femmes» de François Ozon

Le cinquième long métrage du jeune prodige François Ozon est entièrement placé sous le signe de la féminité. Cette comédie policière et musicale, souvent drôle et piquante, orchestre la confrontation d'admirables actrices (Deneuve, Huppert, Ardant, Béart, Darrieux, etc.) dans un huis clos au style flamboyant et glamour. La résolution d'une intrigue à la Agatha Christie compte moins que la quête, plus dramatique et émouvante, de la vérité des êtres.

Par Laurent Asséo

Après son beau «Sous le sable» impressionnant de gravité, on aurait pu penser que François Ozon s'orienterait davantage encore vers un plus grand réalisme. Visiblement, il n'en est rien. Le jeune surdoué du cinéma français a ressorti ses habits très bariolés de midinette un brin perverse pour nous en faire voir de toutes les couleurs. Avec cette adaptation d'une pièce de boulevard de Robert Thomas, ponctuée de chansons populaires, Ozon revient à sa veine apparemment plus légère, délicieusement décalée et joliment kitch. A l'instar de l'emblématique «Femmes» («The Women») de George Cukor, Ozon déploie ici un univers uniquement féminin. Située dans les années 50, sa comédie policière offre un écrin ostensiblement artificiel et étincelant à quelques-unes des plus prestigieuses actrices du cinéma français.

Agatha chez Douglas Sirk

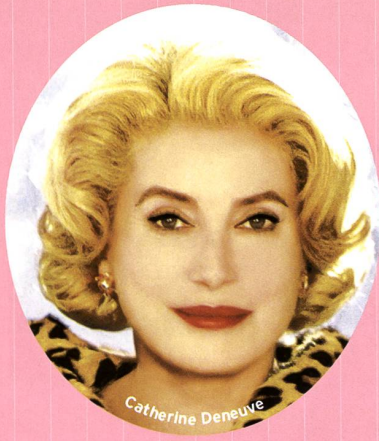
Le film débute à la manière d'un mélo hollywoodien de Douglas Sirk. Un long plan-séquence parcourt un jardin enneigé, où apparaît une innocente biche qui nous conduit jusqu'au seuil d'une grande maison bourgeoise perdue dans la campagne.

Marcel, un homme d'affaires, y est retrouvé poignardé. Son épouse, la blonde Gaby (Catherine Deneuve) revient de la gare en ►

tenable légèreté de l'être



Danielle Darrieux



Catherine Deneuve



Fanny Ardant

compagnie de leur aînée (Virginie Ledoyen). Après un long séjour en Angleterre, la jeune Suzon retrouve Catherine, sa sœur cadette (Ludivine Sagnier), sa grand-mère (Danielle Darrieux) et sa vieille fille de tante, Augustine (Isabelle Huppert), qui toutes deux vivaient plus ou moins aux crochets de la victime. Ces dames sont servies par deux domestiques, la nounou noire Madame Chanel (Firmine Richard) et la belle Louise (Emmanuelle Béart). Pierrette, la sœur de Marcel, une ancienne danseuse aux allures de vamp (Fanny Ardant), rejoint bien vite ce petit monde. Comme dans un roman d'Agatha Christie, la coupable ne peut être qu'une des huit femmes gravitant autour de la maison.

Au cours d'une journée ponctuée de coups de théâtre, de petites suspicions, de grandes révélations, de remarques perfides et cruelles, de chamailleries bien gamines, les masques tombent l'un après l'autre...

Une approche à la fois sentimentale et critique

A l'instar de «Sitcom» et de «Gouttes d'eau sur pierres brûlantes», du même Ozon, «8 femmes» confronte des personnages familiers dans un huis clos qui sera le révélateur

Avec un enchantement communicatif, «8 femmes» parvient à extraire de l'artifice le plus absolu quelques vérités sur l'humanité

théâtralisé et chorégraphié de leurs désirs et frustrations sexuels, de leurs rituels sado-masochistes également.

Cet enfermement correspond, chez Ozon, au besoin d'installer ses petits jeux transgressifs et son univers singulier dans des imaginaires déjà existants. «8 femmes» est ainsi un véritable florilège de références cinématographiques (le mélo et la comédie musicale des années 50, «Gilda», le cinéma enchanté de Jacques Demy...), littéraires et musicales (la bande-son de «Sœurs froides / Vertigo» d'Hitchcock, la chanson populaire). Alternant le premier et le second degré, le ci-

néaste oscille entre le détournement sulfureux et explicite de codes esthétiques et narratifs parfois bien usés et l'hommage ému et admiratif à ses illustres modèles.

A l'image des autres réalisations d'Ozon, «8 femmes» est un bel objet très emballant et atypique. Une question se pose néanmoins. A-t-on affaire seulement au jeu postmoderne, à la fois superficiel et légèrement «troublant», d'un cinéaste projetant ses fantasmes sur des formes anciennes qu'il accomode à son goût? Pourtant, comme dans «Gouttes d'eau pour pierres brûlantes», Ozon revisite un univers pour y évoquer des rapports de classes, de pouvoir, de sexe et d'argent. De ce point de vue, «8 femmes» est peut-être le plus passionnant de ses huis clos cinématographiques. Cette œuvre s'inspire de l'approche critique et sentimentale de certains grands mélodrames des années 50 qui, par-delà leur luxuriance, évoquaient la frustration d'être coincés dans une société puritaine obsédée par le paraître et la fortune. Pour mettre en valeur l'opposition entre le jeu de rôle de l'individu social et sa vérité profonde, Ozon recourt à certains artifices, certaines conventions théâtrales et musicales. Parfois complice, parfois distanciée, la réalisation se révèle à cet égard d'une admirable précision. Les plans larges et frontaux soulignent le côté boulevardier et souvent ridicule des rapports de classes ou familiaux, alors que les gros plans révèlent le vrai visage des héroïnes, leur solitude, leur féminité entravée et leur drame intime. Ainsi, «8 femmes» parvient à extirper de l'artifice le plus absolu quelques vérités comiques, cruelles et émouvantes sur l'humanité. L'apparente frivolité d'Ozon n'était peut-être qu'une illusion. ■

Réalisation François Ozon. **Scénario** François Ozon, d'après la pièce de Robert Thomas. **Image** Jeanne Lapoirie. **Musique** Krishna Levy. **Son** Pierre Gamet. **Montage** Laurence Bawedin. **Décor** Arnaud de Moléron. **Interprétation** Catherine Deneuve, Isabelle Huppert, Emmanuelle Béart, Fanny Ardant, Virginie Ledoyen, Danielle Darrieux, Ludivine Sagnier, Firmine Richard... **Production** Fidélité Productions, France 2 Cinéma; Olivier Delbosc, Marc Missonnier. **Distribution** Filmcooperative (2001, France). **Site** www.8femmes-lefilm.com. **Durée** 1 h 43. **En salles** 13 février.

Portrait de qu

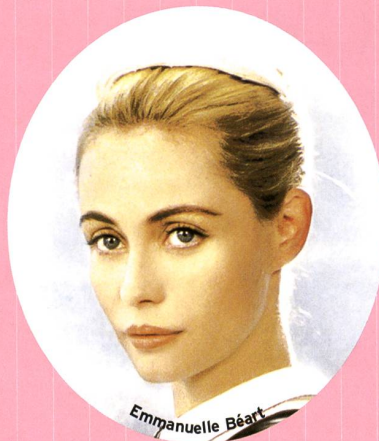
Avec «Sous le sable», Ozon avait offert l'un de ses plus beaux rôles à Charlotte Rampling, qui faisait là un come-back remarqué. On comprend dès lors que de prestigieuses actrices ne se soient pas faites prier pour entrer, elles aussi, dans l'univers du jeune cinéaste. Petit tableau de famille composé d'interprètes fort remarquables.

Par Laurent Asséo

Dans son film précédent, Ozon inscrivait la plus française des actrices anglaises dans un naturalisme plutôt hexagonal. Paradoxalement, il dirige les interprètes de son nouvel opus vers un jeu plus stylisé et plus anglo-saxon. «8 femmes» n'en est pas moins un hommage au talent de ses vedettes, et à leur beauté, ainsi qu'un jeu de miroir avec les imaginaires cinématographiques qu'elles représentent.

Danielle Darrieux - Catherine Deneuve

Ce n'est pas la première fois que la grande Danielle Darrieux interprète la mère de Catherine Deneuve. Ozon recrée un lien de parenté déjà imaginé par Jacques Demy dans «Les demoiselles de Rochefort» (1966). La présence de ces deux actrices dans «8 femmes» ne fait que confirmer une



Emmanuelle Béart